

C'EST FINI!

C'est fini. Encore quelques jours et le temps de la pénitence et des mortifications aura cessé de vivre. Les cloches ne retentiront plus, dans la nuit, appelant les fidèles à la prière. Vous serez délaissés, saints exercices où présidait toujours le recueillement le plus religieux.

C'en est fait des jeûnes, des quêtes, des sermons.

Des quêtes ? Hâitez-vous d'aller glisser votre obole dans ces délicates petites bourses tendues par des mains plus délicates encore, — dernier mot de l'habileté cléricale qui a le soin de s'assurer ainsi, par le choix de ses séduisantes sollicitueuses, une recette abondante.

Comment résister, en effet, — je ne parle pas de moi, je suis inflexible, vous le savez bien — au malin plaisir d'avancer la main vers le sac velouté, ne serait-ce que pour effleurer le bout des petits doigts qui le secouent si gracieusement ? Il est si doux, et on ne le paie pas cher, d'ailleurs, ce sourire qu'on recueille sur les lèvres des charmantes quêteuses.....

Mais quel singulier langage je tiens là ; me voici tout embarrassé. Laissez-moi revenir à mon sujet.

Je disais que c'en était fait des sermons. Oui, le capucin va partir ! Il abandonnera la chaire sacrée qu'il illustra, durant ce carême, par ses éloquentes allocutions. Il jettera bien encore un dernier anathème à la libre-pensée ; il parlera bien encore une dernière fois de ces lettres qui sont gravées maintenant sur nos monuments publics, et qui épouvante pudiques regards... ; puis sa mission sera minée. Comme un simple mortel, il se dirigera vers le chemin de fer, la vapeur l'emportera au loin, on n'entendra plus parler du révérend de St-Joseph..... Ainsi passe la gloire de ce monde.....

Au bout de trois jours, une dizaine de dévots, peut-être, auront gardé le souvenir du capucin, *sic transit, etc...*

Et cependant, il a fait beaucoup de bruit autour de lui, pendant ce saint temps de repentir. Avouons-le, quoique l'aveu ne soit pas précisément modeste, — mes humbles excuses au lecteur, — j'ai un peu contribué à accroître sa réputation. Chaque soir, la réunion était nombreuse dans l'insigne basilique de Saint-Pierre. Certes, le révérend ne méritait pas cet excès d'honneur.

Il n'avait rien, dans ses discours, de si séduisant pour captiver l'attention. Tantôt, sa parole était calme, comme la surface sans ride des eaux (grâce pour cette mauvaise métaphore) ; tantôt il jetait des cris effrayants qui, j'ai eu l'honneur de vous le dire, faisaient craindre sérieusement pour sa santé.

Demandez au révérend, combien il a converti d'âmes durant sa mission, voulez-vous parier qu'il vous répondra : pas une ?

Il ne faut pas se lasser de le répéter : le temps n'est plus où l'on croyait à la toute-puissance des prêtres, aux malédictions sacerdotales, aux flammes éternelles ; que deux fois, chaque année, quelque moine vienne réciter dans nos villes, les leçons qu'il étudie dans son couvent ; peine perdue ? Eh ! que viennent-ils nous parler de péril social, de danger terrible, de malheurs épouvantables ; toutes ces emphatiques déclamations n'émeuvent plus que les femmes et les enfants....

Mais, laissons là cette courte chronique, ma plume peu habile, appelant un chat, un chat, s'emporterait tout de suite sur un terrain où je suis mal à l'aise ; et vous comprenez.

20 mars 1871 Arthur LANLAIR.

L'administration des postes demande des surnuméraires. Les employés manquent dans ses bureaux.

Cela ne nous étonne pas ; ce qui nous surprend davantage c'est qu'il se trouve encore des jeunes gens assez dévoués pour embrasser une carrière aussi ingrate.

Il en doit être ainsi dans toutes les administrations. On est si peu rétribué.

Dans les postes surtout, les traitements ne sauraient être plus minimes. Beaucoup d'employés appointés au chiffre de 1200 fr. passent douze, quinze années de leur vie avec la même rétribution. Et les facteurs ruraux, y a-t-il assez longtemps que tous les esprits justes et sensés, demandent pour ces braves employés, une augmentation d'appointements ?

Quand se décidera-t-on donc à diminuer les gros traitements au profit des petits ? Attendra-t-on que les services soient complètement entravés ?

Mais, que demandons-nous là ? La République conservatrice a autre chose à faire qu'à écouter nos doléances : elle est en train de payer des pensions aux gens de l'Empire.

20 mars 1871